

générosité du révérend, cette mention inattendue des Zanzibari et l'insinuation à peine voilée que nous serions responsables de leurs excès, montrent suffisamment combien le sacrifice doit lui avoir coûté. Il devrait pourtant se le rappeler : si lui ou les siens ont obtenu le privilège d'établir leurs stations à Léopoldville, à Kinchassa, à Loukolela, c'est grâce aux sueurs de ces braves Zanzibari, qui, tout en prenant parfois de grandes libertés, se conduisent en général de façon que les naturels les préfèrent aux Houssa, Cabinda, Kroumanes ou Bangala.

Courte étape le 19; comme les jours précédents, la pluie tombait en lourdes averses, et la Louila, près de laquelle nous campions, était devenue fort turbulente.

Le 20, nous arrivons au village de Makoko. Les Zanzibari s'affaiblissaient de plus en plus. Depuis quelques jours il avait fallu réduire leurs rations, et ils tâchaient d'y suppléer en arrachant et en mangeant, sans même les faire cuire, des tubercules de manioc¹. 450 grammes de riz, la portion est bien un peu congrue pour des travailleurs, mais si, au risque de maigrir un peu, ils avaient eu l'avisement de s'en tenir à cette nourriture, saine sinon abondante, la maladie ne les aurait pas ainsi éprouvés. Depuis notre départ de Matadi nous avons consommé 12 450 kilogrammes de riz, près de 15 tonnes, pour le charroi desquelles j'avais dû épuiser toutes les ressources en porteurs de la région entière. Les naturels avaient fui les routes fréquentées; dans la crainte de leur voir commettre de trop grandes déprédations, nous interdisions aux Zanzibari de fourrager au loin, aussi se rabattaient-ils sur les racines vénéneuses du manioc; et bientôt, tant porteurs que soldats, une centaine de mes gens furent absolument incapables de travailler.

Une très fâcheuse déconvenue m'attendait à Léopoldville, où nous arrivâmes le 21, à la très grande joie de la caravane : il n'y avait plus à compter, pour le transport de l'expédition le long du Congo supérieur, que sur le *Stanley*, sur l'*Avance*, notre bateau d'acier, la *Paix* et une petite allège. Je prends dans mon journal les notes suivantes :

1. *Jatropha manihot*, plante de la famille des Euphorbiacées; les tubercules frais renferment une fécule alimentaire, et aussi un suc vénéneux, que détruit la dessiccation. La pulpe, desséchée et broyée, produit la farine de cassave, dont on fait le tapioca ou sagou blanc. (Trad.)

Léopoldville, 22 avril. — Nous voici à plus de 550 kilomètres de la mer, en vue du lac Stanley, et, au delà, libres de rapides, 1800 kilomètres de fleuve jusqu'à Yambouya et l'Arouhouimi, où je me propose de reprendre la route de terre pour gagner le lac Albert.

Visite de MM. Bentley et Whitley. La *Paix*, disent-ils, nécessite de nombreuses réparations. J'insiste vivement sur l'urgence d'en finir au plus tôt. Après de longs pourparlers il est entendu que tout sera terminé le 30.

Dans l'après-midi je me suis ouvert de toutes ces difficultés au major Barttelot et à M. Mounteney Jephson; je me suis expliqué sur les obligations qu'avaient envers nous les missionnaires et sur la pressante nécessité de quitter au plus tôt un district en proie à la famine. Les vivres y sont si rares, qu'en ce moment l'État ne dispose que de 60 rations quotidiennes à partager entre 146 personnes; aussi ses officiers chassent-ils aux hippopotames du lac; nous-mêmes n'aurons d'autre ressource pour économiser le riz. Et si, sur 146 rations, l'État n'en peut fournir que 60, comment ferai-je vivre mes 750 engagés? Je les priais donc d'aller trouver M. Billington et le D^r Sims, d'insister surtout auprès du premier — car le second, n'ayant pas été accepté comme membre de notre état-major, était peut-être mal disposé pour nous — et de lui dire franchement où nous en sommes.

Au bout d'une heure et demie ils reviennent, la figure longue. Ils avaient échoué : Pauvre major! Pauvre Jephson!

M. Liebrechts, qui avait servi avec moi sur le Congo, à Bolobo, est présentement gouverneur du district. Nous dînions ensemble ce soir; le major et M. Jephson ont raconté leur visite. Nous ne lui cachons rien; d'ailleurs, il en savait presque autant que nous. Il est absolument de notre avis. L'urgence est déclarée. « Je vote, dit Jephson, pour qu'on réquisitionne à l'instant le *Henry Reed*!

— Non, ami Jephson! pas d'imprudence! Donnons à M. Billington le temps de réfléchir. Il reconnaîtra, je l'espère, combien m'est redevable sa mission et ne verra pas de difficultés à me louer son vapeur le double du prix que lui paye l'État du Congo. Ceux qui subsistent par la charité d'autrui doivent se montrer charitables. Demain je leur adresserai une demande plus formelle; je leur offrirai les conditions les plus

avantageuses. S'ils ne veulent pas consentir, nous aviserons.

23 avril. — Nombreuses occupations ce matin. Les naturels du voisinage viennent renouer connaissance; à dix heures seulement, je reprends ma liberté.

Ngalyema m'a conté, et assez ennuyusement, une longue histoire des torts qu'il a supportés avec patience, des insultes qu'il a endurées sans se plaindre. Les hommes blancs ont changé, pour sûr, depuis quelque temps; ils sont devenus plus impérieux; lui et les autres chefs, dans l'idée que cela n'annonce rien de bon, se sont éloignés des stations et ont abandonné les marchés, et, en conséquence, les vivres sont rares et très chers.

Après avoir dûment sympathisé avec mes vieux amis, j'ai lu à Barttelot et à Jephson une note au sujet de mes anciennes bontés pour la Mission Intérieure: « Quand vous les aurez rappelées à ces messieurs, demandez, au nom de la bonne entente, de la charité et de l'humanité, que M. Billington me permette de lui offrir les meilleures conditions possibles pour le fret du *Henry Reed* pendant une soixantaine de jours.

Barttelot ne pouvait croire que son éloquence eût si complètement échoué; il demanda la permission de faire une nouvelle tentative.

« Très bien, major! Tous mes vœux pour votre réussite!

— N'ayez crainte, j'emporterai le consentement comme ferait un boulet! »

Il se rendit à la mission, Jephson l'accompagnant comme témoin. Peu après m'arrivait une note, bien dans le caractère du major: ses arguments n'avaient eu aucun succès, il avait surtout discuté avec M. Billington; le Dr Sims, assis dans un fauteuil, se contentait d'émettre quelque remarque de temps à autre.

Le lieutenant Liebrechts, informé de l'événement, accourut me trouver: « L'affaire, me dit-il, est du ressort de l'Etat! » Ce fonctionnaire, un des plus distingués du Congo, justifie pleinement tous les éloges que j'en avais faits dans un de mes précédents ouvrages. Il s'employa de tout cœur à l'arrangement de cette affaire et s'imposa la tâche de prouver à M. Billington combien il était peu raisonnable de refuser son concours dans la position où nous plaçaient des circonstances tellement en dehors de notre volonté! Tout le jour il navigua entre les deux

partis, questionnant, expliquant, remontrant, si bien que, douze heures après, M. Billington acceptait un fret de 2 500 fr. par mois.

24 avril. — Revue générale de la troupe. Présents 737 hommes et 496 carabines; 57 hommes et 58 remingtons manquent à l'appel. Cognées, haches, pelles, cantines, lances, nous en avons perdu plus de 50 pour 100, en vingt-huit jours de marche!

Quelques-uns des malades restés en arrière nous reviendront, peut-être, mais si tant d'hommes n'ont pas craint de détalier à 5 000 kilomètres ou environ de leur patrie, que serait-ce si nous avions pris la route de l'est? « Ton expédition aurait fondu », me disent avec une cynique amertume les capitaines de la caravane. Ces gens, « sortis des plantations de cannelle et de girofle du Zanzibar, sont de véritables brutes; ils n'ont pas de cœur au ventre; ils détestent le travail et ignorent ce que vaut l'argent; ils n'ont ni parents ni cases. Ceux qui ont des familles ne désertent jamais: ils n'oseraient, de la vie, réparaître devant leurs voisins. » Ces remarques sont très justes: il y a, dans notre caravane, des pagazi par centaines qui n'ont d'autre métier que de toucher leurs quatre mois d'avance, puis de gagner au pied à la première occasion favorable. A l'inspection d'aujourd'hui j'ai pu évaluer à 150 tout au plus le nombre de nos hommes libres; les autres sont des condamnés ou des esclaves.

M. J.-S. Jameson s'est offert pour chasser aux hippopotames; leur chair assaisonnera quelque peu la demi-ration — 450 grammes de riz — de mes hommes. Pour mes officiers et mes hôtes arabes, j'ai encore une trentaine de chèvres. Les chefs du voisinage m'ont apporté 500 rations, présent fort acceptable.

Le capitaine Nelson et ses bûcherons s'affairent à préparer le combustible pour les vapeurs. Le *Stanley* partira demain avec les compagnies du major et du docteur Parke, qu'il débarquera au-dessus de Ouampoko, d'où ils se dirigeront sur Msouata. Il faut user de tous les moyens pour quitter le lac avant que la faim rende mes hommes tout à fait ingouvernables.

25 avril. — Le *Stanley* est parti emportant 153 de nos gens et leurs deux officiers.

A Kinchassa, pour faire visite à mon ancien secrétaire, M. Swinburne, agent de la Compagnie Sandford, organisée en vue de la traite de l'ivoire. La coque de leur navire, la *Floride*, étant à peu près terminée, M. Swinburne veut bien me l'offrir telle quelle : il ne s'en servirait pas, du reste, avant la fin de juillet, où le baron de Rothkirch doit arriver avec l'hélice et les machines. J'accepte avec empressement; une escouade de nos hommes part pour continuer, le plus vite possible, le plan incliné jusqu'au bord de l'eau.

M. John Walker, notre mécanicien, nettoie et prépare le *Henry Reed* pour le voyage du haut Congo.

Un Zanzibari et un Soudanais sont morts aujourd'hui.

27 avril. — Treize Zanzibari et un Soudanais restés en route sont rentrés au bercail; ils ont vendu leurs carabines et presque tous leurs outils!

28 avril. — Levé le camp; par la route de terre nous nous rendons à Kinchassa, où je veux diriger moi-même la mise à l'eau de la *Floride*, qui sera terminée après-demain. M. Antoine Greshoff, de la Compagnie Hollandaise, et M. Swinburne, de la Compagnie Sandford, nous offrent une hospitalité généreuse.

29 avril. — A Kinchassa, où nous campons sous les baobabs. Le *Stanley* et le *Henry Reed*, celui-ci remorquant l'*En-Avant*, sont arrivés.

30 avril. — Lancement de la *Floride*. 200 hommes l'ont bravement poussée sur le plan incliné; une fois sur le fleuve, on l'a conduite à l'embarcadère de la factorerie hollandaise, puis amarrée au *Stanley* qui la remorquera.

J'ai remis à chacun de mes officiers la note qu'il devra consulter pour le chargement de notre petite flotte.

E.-M. Barttelot, major	Compagnie	1. Soudanais.
W.-G. Stairs, capitaine	—	2. Zanzibari.
R.-H. Nelson, capitaine	—	3. Zanzibari.
A.-J. Mounteney Jephson, capitaine	—	4. Zanzibari.
J.-S. Jameson, capitaine	—	5. Zanzibari.
John-Rose Troup, capitaine	—	6. Zanzibari.
T.-H. Parke, capitaine et chirurgien	—	7. Somali et Zanzibari.

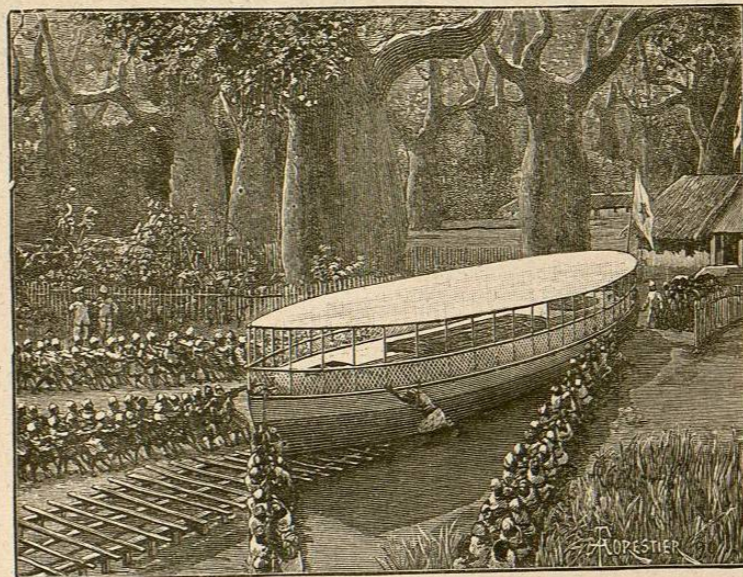
puis les ordres ci-dessous :

« M. W. Bonny est chargé de la surveillance des animaux de transport, de selle et des chèvres, il prêtera ses services au docteur Parke, à toute demande de celui-ci.

« Chacun des officiers est personnellement responsable, tant de la bonne conduite de sa compagnie que de l'état des armes et des équipements.

« Les officiers inspecteront souvent les cartouchières et en noteront le contenu sur leur carnet, afin d'empêcher la vente des munitions aux indigènes et aux Arabes.

« Pour les délits de peu d'importance, ils ne pourront infliger qu'une légère punition corporelle, et cela le plus rarement possible. Je laisse la chose à leur discrétion; qu'ils mettent



Lancement de la *Floride*.

tous leurs efforts à éviter d'irriter les hommes, d'être vétillieux ou trop exigeants.

« Pour mon compte, j'ai toujours été très indulgent : que votre règle soit pour une punition, trois pardons. Les officiers voudront bien se rappeler que le labeur de nos hommes est des plus pénibles, le climat très chaud, que les fardeaux sont lourds, les marches fatigantes, les rations peu variées et souvent trop réduites. Dans de telles conditions, les gens deviennent très irritables : que les punitions soient donc judicieuses et distribuées seulement quand la patience est près d'échapper. Néanmoins la discipline ne doit pas être trop relâchée, surtout dans les occasions où le bien général en pourrait souffrir.

« Les fautes graves, pouvant influer sur l'expédition, seront soumises à mon jugement.

« A bord, chacun des officiers à son tour sera chargé de la besogne quotidienne : il surveillera la distribution des rations, le nettoyage des navires; il empêchera rixes et batteries, que bientôt suivraient les coups de couteau. Il verra à ce que les animaux reçoivent leur provende et soient abreuvés tous les jours. Pour tous les détails secondaires, on s'adressera au major Barttelot. »

CHAPITRE V

DU LAC STANLEY A YAMBOUYA

(Du 1^{er} mai au 15 juin 1887).

Les paysages du haut Congo. — Les caprices de la *Paix*. — Les vapeurs touchent à Kimpoko. — On ramasse du combustible. — La *Paix*, un vieux sabot. — Accident au *Stanley*. — Arrivée à Bolobo. — L'expédition est scindée en deux colonnes. — Le major Barttelot et M. Jameson nommés au commandement de l'arrière-garde. — Arrivée aux stations de l'Equateur et de Bangala. — Les villages des Bassoko. — Barouti nous abandonne. — Arrivée à Yambouya.

Dans un précédent ouvrage j'ai assez longuement décrit les rives du Congo pour qu'il me soit aujourd'hui permis de passer sous silence des impressions qui variaient d'ailleurs avec notre disposition d'esprit, pendant les 1770 kilomètres qu'il nous fallut franchir jusqu'à Yambouya.

Nos journées passaient assez rapidement. Les heures matinales déroulaient sous nos yeux les forêts, des myriades d'îlots boisés, de vastes chenaux d'eau morte qui étincelaient au soleil comme des rivières de vif-argent. Tantôt nous effleurions la berge de droite, tantôt celle de gauche, tantôt nous enfilions une passe en eau plus profonde, évitant ainsi la monotonie, inévitable si nous avions suivi le milieu du fleuve à une distance du bord qui eût brouillé les détails. Confortablement installé dans ma chaise à bascule, à une douzaine de mètres seulement de la rive, chaque révolution de l'hélice me montrait sous de nouveaux aspects cette succession infinie d'arbres et d'arbrisseaux, ce fouillis de verdure, de lianes, de fleurs et boutons de fleurs. Je pouvais ignorer les caractères ou les vertus de la plupart de ces plantes; telle ou telle portion des berges pouvait ne pas nous